

de Oueï Yuann; mais le lendemain matin, quand on afficha la liste des candidats, on vit que le travail était d'un nommé Tang Haïts'ieou, de Y-yang, qui avait passé l'examen de licence avec Oueï Yuann.

(La suite prochainement.)

Numounè-i Edèbiyyât, Modèles de littérature, publiés et annotés par Abou 'z-Ziya Tevfîq-éfendi. Constantinople, imprimerie de Mehrân, 4 fascicules petit in-8°, 512 pages, 1296 (1879). Prix: 16 piastres.

Le compilateur de cette nouvelle chrestomathie ottomane, qui forme les fascicules VI à IX de la *Bibliothèque de poche* (*Djêb kutub-hânési*) publiée par les soins de l'imprimeur Mehrân, s'est proposé, ainsi qu'il a eu soin de l'indiquer dans le titre même de l'ouvrage, « de réunir des extraits des auteurs turcs les plus célèbres, depuis le VIII^e siècle de l'hégire (XIV^e de l'ère chrétienne) jusqu'à nos jours, en y joignant, pour chacun d'eux, des remarques et des considérations littéraires. »

Voilà qui promet. Quoi, en effet, de plus curieux que de voir un Osmanlu moderne, élevé plus ou moins dans la connaissance des lettres et des sciences de l'Europe, venir juger les auteurs des siècles passés, les comparer entre eux et avec nos contemporains, et apprécier leur style, plus profondément imbu des fortes études arabes et persanes qu'on était alors tenu de faire et qui ont été bien négligées depuis? Mais avant d'apprécier à notre tour la valeur de cette nouvelle production des presses de Constantinople, voyons comment Abou 'z-Ziya s'est acquitté de la tâche ardue qu'il s'est imposée.

Au début, l'auteur s'adresse aux lecteurs, et les considérations qu'il exprime sont vraiment caractéristiques. « Pour bien écrire, dit-il, il faut d'abord bien penser, et, après avoir bien pensé, prendre pour exemple les modèles laissés par les maîtres en l'art d'écrire. » Rien de plus juste. Mais cette règle si simple a-t-elle toujours été observée par les nom-

breux écrivains de la littérature turque? « Nous devons regarder en arrière et, en étudiant nos ancêtres, comprendre ce que nous devons faire; sinon, et si nous devions prendre pour criterium de notre style les écrits des *Véïcis* et de tant d'autres, il faudrait désespérer du progrès de notre littérature. Si l'on appliquait à notre langue la phrase célèbre: « Qu'est-ce que le passé? Une mort éternelle! » on pourrait trouver cent mille exemples justifiant le bien fondé de cet aphorisme, du moins avant l'apparition d'Âkif-pacha. Il est possible que vous, lecteur, vous ayez lu le *Khamsè-î Narghisi* ou le *Sier-i-Véïci*; mais n'espérez pas que vos enfants puissent lire ces livres; et s'ils devaient consumer leur vie dans cette étude malheureux enfants! malheureuse patrie! et surtout malheureux lecteur!»

Ces quelques mots suffisent déjà pour que l'on s'aperçoive, à n'en pouvoir douter, que Tevfîq-éfendi, en littérature du moins, appartient au parti de la jeune Turquie. Aussi n'aime-t-il guère les auteurs classiques à phrases redondantes et cadencées, dans lesquels il était d'usage, il y a peu de temps encore, d'apprendre à bégayer les rudiments du turc; foin de l'Humayoun-Namèh et de Kémâl-pacha Zadèh, des pompeuses et fastidieuses imitations pseudo-persanes! Ce que veut la nouvelle école — et qui pourrait l'en blâmer? — ce sont des phrases courtes, claires et intelligibles, où l'esprit n'ait pas de peine à retrouver la pensée de l'auteur, trop souvent voilée par le vague des expressions emphatiques, et à se débrouiller dans le dédale de cet écheveau emmêlé que l'on appelle la phrase turque; savante accumulation de gérondifs suspensifs à n'en plus finir, et à laquelle Tevfîq-éfendi n'épargne pas ses sarcasmes, tout le long du *Numounè-î Edébiyyât*. Comme l'on sait, cette nouvelle école réformatrice compte parmi ses membres plusieurs personnages éminents de la Turquie, parmi lesquels il me suffira de citer Djévdet-pacha, aujourd'hui ministre de la justice, et bien connu parmi nous par son *Histoire ottomane*, et Zia-bey, maintenant Zia-pacha, gouverneur générale du *vilayet* d'Adana.

Plus loin, l'auteur explique encore mieux son idée : « Alors que, de notre nation déjà vieille de six cents ans, il est sorti des littérateurs par milliers, en choisir vingt à peine pourrait fournir un prétexte à attaques contre nous de la part de ceux qui aiment les expressions pompeuses طمطراق الفاظ; mais quant à nous, nous ne pensons pas ainsi. Car, si par littérature nous avons voulu entendre des modèles d'un style plein d'énigmes, nous aurions, en ce cas, pris nos exemples dans les *Humâyoun-Nâmèh*, les *Chéfiq-Nâmèh*, et les œuvres d'Oqtchou-Zadèh et de Qara-Tchélebi-Zadèh. . . . Loin de nous la pensée de nier la capacité et l'habileté des anciens littérateurs; nous avons tenu seulement à avertir que la voie qu'ils ont suivie ne conduisait pas au but véritable. »

Maintenant que nous savons dans quelle intention l'auteur a compilé son recueil, passons à l'examen des différents extraits d'œuvres littéraires qu'il a rangés par ordre historique.

Sinân-pacha, qui fut ministre de Mahomet II et vécut de 844 à 891 de l'hégire (1440-1486)¹, a été jugé digne de figurer en tête du recueil. « Cet auteur, dit Tevfîq-éfendi, est le premier de ceux qui ont emprunté aux littératures orientales contemporaines, mais de façon à ne pas permettre de reconnaître ces emprunts; c'est pourquoi il peut être réputé comme le fondateur de la littérature ottomane. Peut-être, avant lui, y a-t-il eu des écrivains qui ont écrit de cette façon; mais nous n'avons pu les trouver. Si quelqu'un pouvait nous les faire connaître, il rendrait un grand service à l'histoire littéraire de notre langue.

« Quoique le style de Sinân-pacha soit très élevé, comme il a recherché la prose rimée et l'emploi des termes poétiques et surtout ce qu'on appelle نثر مرسل (prose lâche, négligée), il n'est pas à désirer que l'on prenne actuellement pour modèle un style qui n'est pas conforme à la véritable nature de notre langue, et l'on doit être heureux qu'il n'en ait pas été non plus ainsi auparavant. »

¹ Consulter Hammer, *Geschichte der Osmanischen Dichtkunst*, t. I, p. 243.

La critique moderne est impitoyable pour tout ce qui, de près ou de loin, rappelle la littérature persane. « Malheureusement, bien que le sabre des Turcs ait réduit les Persans à l'obéissance (allusion aux campagnes heureuses de Sélim I^{er} et de Murad IV contre les Séfévis), les futilités du style persan ont à ce point séduit les Turcs, que le modèle savant dû à la plume d'un tel sage (Sinân-pacha) n'a pas pu l'emporter sur la fausse grâce attribuée à tort, par le vulgaire, au breddouillement produit par la rencontre de huit *qâf* et de seize *chin* dans une seule ligne, que nous devons à la manière d'écrire de Wassâf et de Khodja-Djihân. »

Fuzouli, le célèbre poète du milieu du xvi^e siècle de notre ère¹, vient immédiatement après Sinân-pacha, dans le recueil de Tevfiq-éfendi, avec un *Chikâyèt-Nâmèh* ou plainte, très spirituelle d'ailleurs, adressée de Baghdad à Nichandji Mohammed-pacha pour l'informer que, malgré les ordres de la Porte, le gouvernement local refuse d'acquitter sa pension. « Quand on lit ses productions avec attention, dit notre commentateur, on s'aperçoit que Fuzouli, dès qu'il s'abandonne à sa nature ووجدان, est un créateur qu'on ne peut imiter; en écrivant, il pleure, il rit, et il fait rire et pleurer. Mais s'il se laisse aller à ses réflexions, il n'est plus qu'un imitateur sans valeur, il fait des vers, il recherche la prose rimée, il écrit des choses insipides et des phrases qu'on ne saurait entendre. C'est en obéissant à son naturel qu'il a trouvé le passage suivant : « Mes amis sont sans pouvoir, le ciel sans pitié, les malheurs sans trêve; mes chagrins sont nombreux, et personne n'y compatit; mes ennemis sont redoutables, et ma fortune est impuissante. » Parmi les plus jolies phrases citées dans le *Numoûnèh*, il y a encore celle-ci : « Je les ai salués; on n'a pas accepté mon salut, en disant : Ce ne sont point là des présents (رشوت). » Pour résumer les considérations de Tevfiq-éfendi, nous dirons avec lui que quant à la sagesse et à la pondération dans l'expression de la pensée, Fuzouli ne

¹ Cf. Hammer, *op. laud.*, t. II, p. 293.

موتس دي وين

TDV İSAM
Kütüphanesi Arşivi
No ZE.1934

peut être mis en parallèle avec Sinân-pacha, mais qu'il est supérieur à celui-ci par son talent poétique.

Vient ensuite Qotchou-bey, littérateur du xi^e siècle de l'hégire, que Tefîq considère comme le précurseur de Na'îma et comme auteur d'une révolution dans l'art d'écrire, bien qu'il ait dit un peu auparavant « que s'il s'était efforcé de faire en littérature autant qu'en politique (il est surtout connu par une note adressée à sultan Murad IV, sur les réformes administratives), il est possible que notre style actuel, dû à la réforme opérée sous les auspices d'Akif-pacha, deux siècles plus tard, eût été créé dès cette époque. »

L'illustre historiographe ottoman Na'îma figure avec honneur parmi ceux que l'auteur a cru devoir admettre dans sa chrestomathie : « On peut dire de l'histoire de Na'îma qu'elle est supérieure à toutes les productions de la littérature turque, tant par la facilité avec laquelle elle se lit que par le juste emploi des expressions. La forme générale en est exempte de tout reproche, et la convenance qu'il y a dans la disposition des diverses parties est poussée à un tel degré que, si l'on effaçait la place d'une ligne, en quelque endroit que ce soit, cette lacune sauterait de prime abord aux yeux, comme un morceau de plâtre qui se serait détaché d'un mur ou d'un plafond orné par un peintre habile. » Voilà sans contredit des éloges sans aucune restriction, et quoiqu'il ajoute, en terminant : « Le génie de sa composition nous apparaît sous une forme étrange à laquelle nous ne sommes pas accoutumés, » cette légère critique trouve son correctif dans ces quelques mots : « Malgré cela, on le lit avec plaisir, c'est un livre choisi dont chaque phrase est compréhensible. » Na'îma a d'ailleurs joui, parmi les Turcs, d'une grande et durable vogue, à en juger uniquement par le nombre de réimpressions de son *Histoire*, qui fut l'une des premières sorties des presses établies à Constantinople par le renégat hongrois Ibrahim-éfendi¹.

¹ Lumley Davids, *Grammaire Tarke*, p. LXXIV.

✕ Nédim, qui vivait sous Ahmed III, au commencement du XVIII^e siècle de notre ère, est aussi connu comme prosateur que comme poète; aussi tient-il une place honorable parmi les auteurs que Tevfîq-éfendi a admis à l'honneur de figurer dans son livre. Nous n'avons pas à nous occuper ici de son *Divân*; notons toutefois que l'appréciation qu'en donne Tevfîq est bien autrement favorable que le jugement sévère que nous trouvons dans Hammer¹. La prose de Nédim est représentée dans le *Numoûnèh* par un extrait de la traduction turque du *Sahâif-ul akhbar*, composé originairement en arabe, comme on sait, par Dervîch Ahmed éfendi, chef des astrologues à la cour de Mohammed III, et connu vulgairement, à cause de ses fonctions, sous le nom de *Muneddjim-bâchi*. « Comme on le comprendra en lisant le fragment que nous publions, dit le compilateur du *Numoûnèh*, on ne trouve, dans tout cet ouvrage, aucune expression pléonastique ou obscure. Le génie de son style, sa clarté d'expression, ses phrases courtes méritent réellement d'être imitées aujourd'hui. Les ornements du style et les recherches de rhétorique que l'on rencontre dans la préface du *Târikh* sont dus au style habituel des scribes (كاتبان) qu'il a cru devoir suivre; mais le style éclatant de Nédim, soit en vers, soit en prose, n'a besoin d'autre ornement que du brillant des pensées. Par exemple, même dans un ouvrage sérieux, entraîné par sa fantaisie déréglée, il fait ainsi l'apologie du sultan Ahmed III: « Aristote paraît un étourdi à côté de sa raison parfaite et d'origine divine, et le schah d'Ispahân, en regard de sa dignité et de sa splendeur, n'est plus qu'un simple cafetier persan. »

Ces éloges outrés sont, en effet, ridicules et du plus mauvais goût, et nous ne pouvons qu'approuver Tevfîq-éfendi qui les signale à ses lecteurs.

✕ Passons rapidement sur Abou-Bekr Kiâni, de Toqât, qui fut, « comme Abou-Châdoûfi pour les Arabes, Qaânisi pour

¹ *Op. laud.*, t. IV, p. 311.

les Persans, et Piron pour les Français (*sic*), un auteur traduisant toutes ses pensées sous une forme légère et badine; sur Haqqi-pacha, dont on ne connaît que trois lignes d'écriture, mais quelles lignes! un court fragment de lettre dans lequel il menace le *naïb* de Silivri de le faire pendre à la porte du tribunal; et sur Ismet-bey, qui fut *Sadr* de l'uléma sous Sélim III, et arrivons à Qodja Segbân-bachi, janissaire, et objet de la plus vive admiration de la part de Tevfîq-éfendi. « Un Khodjah vêtu de bure (*'abâ*)! Les janissaires avec leurs vêtements de *kélè* (sorte d'étoffe grossière)! Mais ce furent là nos défenseurs, notre armée, nos prédicateurs, et même nos auteurs! Aujourd'hui, si nous nous appelons *Ottomans*, c'est grâce à eux. » Et plus loin: « Si, laissant de côté la personne de l'auteur, nous venons à l'examen de l'œuvre, nous trouverons que le style en ressemble à une beauté déjà vieille, qui, au premier coup d'œil, ne charme pas les yeux, mais qui captive, à mesure qu'on la regarde davantage, et qui laisse voir, quand on la contemple avec attention, au milieu des rides qui plissent son front, un grand nombre de traits remarquables. Qodja Segbân-bachi parle comme les édentés, d'une façon peu distincte *باصق*, mais ce qu'il dit est juste. Comme tout ce qui est le produit de l'expérience personnelle, il est sans ordre; mais on peut aisément ramener son langage à une forme régulière. »

Âçim, le traducteur du *Qâmous* et du *Borhâni-Qâtî*, fait bonne figure avec divers extraits de ces deux ouvrages, ainsi qu'avec un passage tiré de son Histoire. Originaire de la ville d'Aintâb en Syrie, Âçim vint à Constantinople en 1204, sous le règne de Sélim III, et y vecut des libéralités du sultan, jusqu'au moment où, grâce aux intrigues de deux ennemis puissants, Khodja Munib et le cheïkh-ul-islam Âta-éfendi, il tomba dans la plus profonde misère; une place de *qadhi*, rapportant cent cinquante piastres par mois, fut jugée suffisante pour lui. Mahmoud II ne sut pas récompenser ses services. Âçim, qui avait aussi appris le français, est le plus grand des littérateurs ottomans du XVIII^e siècle. Sa

connaissance profonde de l'arabe et du persan lui servit beaucoup pour varier son style, mais on peut lui reprocher d'avoir versé du côté où il penchait, et d'avoir abusé de la recherche *رکاکت* et de l'emploi des termes techniques peu usités *اصطلاح بردارلق*. « Ce qu'il se proposait en écrivant son histoire, c'était de laisser une description des mœurs du temps; les expressions brillantes et oiseuses qu'il a jetées çà et là ne servent qu'à prouver simplement sa prodigieuse habileté. » Nous voici arrivés insensiblement jusqu'au XIX^e siècle, au règne de Mahmoud, et aux grandes réformes accomplies sous ce sultan rénovateur. « Il n'y a pas de doute, dit Tevfîq-éfendi, que le règne de Mahmoud II n'ait été, pour la Turquie, en ce qui concerne la politique et la civilisation, une époque de révolutions de tout genre, les unes bonnes, les autres mauvaises. » La littérature n'est pas restée étrangère à ce grand mouvement, et l'auteur compte la transformation subie par elle parmi les réformes heureuses. Ce fut 'Âkif-pacha, ministre des affaires étrangères et de l'intérieur, qui fut le grand promoteur de cette rénovation, et nous avons déjà vu à plusieurs reprises que Tevfîq-éfendi le considère comme l'initiateur d'une ère nouvelle. Toutefois, son style est encore loin d'être exempt de nombreux défauts, parmi lesquels on doit surtout noter « la difficulté qu'il a à se débarrasser entièrement de cette calamité qu'on appelle *اصول قلم* (l'ordonnance savante des gerondifs suspensifs et autres agréments de la syntaxe turque), » et dont notre auteur peut à peine souffrir qu'on prononce même le nom. « Dans l'histoire de notre langue, dit-il encore, 'Âkif-pacha fut un élève sans maître, mieux encore un créateur, un novateur, ou plutôt un réformateur; mais pour dire toute la vérité, il ne ressemble à personne. »

7 Nous passons ensuite à des auteurs absolument contemporains, dont plusieurs se sont rendus célèbres en Europe comme hommes d'État de premier ordre, et dont les autres se sont fait connaître même chez nous par leurs travaux littéraires. Ce sont Réchid-pacha, « à qui l'on doit des changements con-

sidérables dans la langue officielle, à tel point que si ses successeurs avaient marché sur ses traces, le turc serait devenu une langue politique parfaite et méritant d'être remarquée; » Fuad-pacha, dont nous avons une lettre adressée de Syrie au grand vizir 'Ali-pacha, Djevdet-pacha, auteur du *Tarikhi-Djevdet* et d'un autre ouvrage qui doit être, suivant Tevfîq, préféré au premier comme modèle de rédaction, le *Qiças ul-enbiyâ*, « ouvrage choisi écrit d'une façon agréable avec des expressions simples et des phrases courtes. » Quant à son *Histoire*, « s'il n'y avait pas conservé certaines particularités de l'ancien style, telles que les gérondifs en *هـ*, il aurait pu en faire un modèle littéraire digne d'être imité; mais nous devons lui être reconnaissants de ce qu'il a réussi à écrire d'une façon libre, en brisant cette chaîne de servitude qu'on appelle *اصول قلم* (voyez ci-dessus) et en sauvant ses phrases de ce lien pernicieux. » Vient ensuite Pertèv-pacha, dont nous citerons surtout un dialogue humoristique entre un chien et un sage; Pertèv se lit avec plaisir, mais il est un des derniers amants de la vieille méthode, « sa manière d'écrire prouve qu'il est de ceux qui sont séduits par cet ancien style qui sacrifiait à une vaine rime la pensée et le sens. » La résurrection de cette vieille rhétorique fait à Tevfîq-éfendi l'effet de l'apparition d'un fantôme (*djâdou*)¹.

Parmi les différents extraits des œuvres de Chinâsi qui figurent dans le *Namoûneh*, nous citerons particulièrement une charmante lettre écrite à sa mère et datée de Paris, le 30 janvier, 11 février 1269 = 1853. Chinâsi avait alors dix-sept ans; il était fils d'un officier d'artillerie qui fut tué, à l'âge de quarante-deux ans, pendant la campagne des Russes en Bulgarie, et fut enterré dans la forteresse de Chumna. « Je considère comme au-dessus de mes forces, dit Tevfîq-éfendi, de dire un mot, même un mot d'éloge, à l'égard d'une personne telle que Chinâsi. C'est grâce à lui que les gens intel-

¹ Pertèv-pacha, né à Erzeroum, fut élevé dans la maison de Damad Khalil-pacha. Il mourut à Kastamouni, pendant qu'il était gouverneur général de la province de ce nom, en l'année de l'hégire 1290 (1873).

ligents de notre pays qui savent exprimer leurs désirs, peuvent écrire ce qu'ils ont pensé et le faire goûter à leurs lecteurs. C'est pourquoi nous sommes tous les fils intellectuels de Chinâsi¹.

Il n'y a trop rien à dire de Ziya-pacha, si ce n'est que les deux extraits historiques cités « sont un exemple de l'influence fâcheuse produite par la langue officielle des bureaux de la Porte (que nous considérons comme une école de science) sur le génie naturel d'un homme aussi bien doué, sous le rapport littéraire, que l'est Ziya-pacha. » Mais sous le rapport historique, nous y trouvons, nous, bien d'autres choses à reprendre. Qu'il nous suffise de signaler un passage (p. 288) où Ziya-pacha prétend que « le code civil français n'est pas autre chose qu'une traduction et un résumé des traités de jurisprudence musulmane pris lors de la conquête de l'Égypte et de l'Espagne par Napoléon!² »

Kémâl-bey termine la série de modèles choisis par Tevfik-éfendi. « Après Chinâsi, il est le plus grand littérateur de notre temps; en suivant les traces de son maître, il a atteint à sa hauteur. Chinâsi, en mariant la vieille sagesse asiatique aux pensées nouveaux de l'Europe, » a contribué à faire naître notre style actuel; Kémâl a atteint la perfection dans le mouvement littéraire né des efforts de Chinâsi, en tenant compte des nécessités du temps, c'est-à-dire des modes novatrices du siècle où nous vivons. D'après nous, les œuvres de Kémâl sont un modèle d'éloquence orné de toutes les beautés de la pensée et de l'expression, et nous espérons qu'il sera imité par les jeunes savants. Si ceux-ci se livrent sérieusement à cette étude, la fortune future de notre langue est assurée, grâce à l'influence de Kémâl. »

C'est sur la touchante expression de cette espérance que se termine la nouvelle chrestomathie ottomane. Nous ne savons quel est l'avenir réservé à la littérature turque, mais il

¹ Chinâsi est mort le 5 rédjèb 1288 = 13/25 septembre 1871.

² Ziya-pacha est mort tout récemment, après la publication du *Nu-mouneh*, dans la première moitié de djumada 'l-akhir 1297 = mai 1880.

est certain que certaines innovations admises dans ce livre sont de nature à faciliter l'étude d'une langue qui, jusqu'ici, avait passé, à bon droit, pour singulièrement embrouillée : nous voulons parler de la ponctuation et de l'orthographe. Les langues orientales, en général, n'ont pas senti le besoin de marquer, par des séparations ou des signes particuliers, les différents membres qui composent une phrase; il semblait que ce partage dût être fait mentalement par le lecteur, à la seule inspection du texte. Pour ne parler que de l'arabe, par exemple, on sait que les seuls signes de ponctuation usités sont des sortes d'astérisques ou de petites fleurs qui indiquent la fin d'un verset du Qorân, ou un passage en prose rimée dans un auteur profane. M. Cherbonneau avait, il y a quelques années, essayé d'introduire la ponctuation européenne dans la typographie orientale, et l'Imprimerie nationale avait publié quelques ouvrages destinés à faciliter l'étude de l'arabe aux commençants. L'essai fait par Tevfîq-éfendi est plus complet, en ce sens qu'il s'applique au turc, c'est-à-dire à une langue où les périodes sont infiniment plus compliquées, et où cette réforme pourrait produire des résultats tout à fait inattendus; en outre, son ouvrage est plus considérable. Il est vrai que cette innovation (il fallait s'y attendre) choque les idées reçues, et il n'en faut pour preuve que certains articles parus dans les journaux turcs de Stamboul, avec ce titre : *ویرکولر* « les virgules », et où cette importation des Français est presque dénoncée à la vindicte publique. Laissons de côté ces vaines criaileries et ne nous occupons que de l'effet produit par l'emploi des signes de ponctuation. Il faut avouer que, si ceux-ci choquent au premier abord l'œil habitué à suivre sans interruption des lignes droites, on ne tarde pas toutefois à s'apercevoir que ces repos fréquents aident singulièrement à la lecture. Tevfîq-éfendi emploie les signes suivants : le point; la virgule renversée ; le point-et-virgule renversé ; les deux-points; les points d'interrogation et d'exclamation ? !, et les tirets pour séparer certaines phrases incidentes. Il est inutile d'ajouter à cette énumération

les guillemets et la parenthèse, qui sont entrés depuis longtemps dans les habitudes de la typographie orientale. Pour montrer ce que devient une phrase turque disséquée par ce procédé, nous allons citer le court et énergique passage d'un *boyourouldou* de Haqqî-pacha auquel nous avons déjà fait allusion, ponctué par Tevfîq-éfendi :

« سيلورى نائى! شريعت خائى، اعلامكى كوردىم؛ قهقهه ايله كوردىم؛
مالى هذيان، حكى خلاق قراندر؛ مهر مؤيدىمى باصارم؛ سنى محكمه
قايسنه آصارم!... »

« *Nâib* de Silivri! traître à la loi religieuse, j'ai vu ta sentence, et j'ai ri aux éclats. Les *qualités* (de ce jugement) ne sont que du délire, et le dispositif en est contraire au Qorân. J'imprimerai mon sceau favorisé (de Dieu), et je te prendrai à la porte du tribunal! »

Quant à l'orthographe de tous les fragments cités, elle est absolument modernisée, c'est-à-dire rendue, autant que possible, conforme à la prononciation aujourd'hui usitée à Stamboul; je dirai même plus, elle est, en certains cas, innovatrice par rapport à l'usage encore suivi aujourd'hui, par exemple, dans les journaux et dans les pièces officielles émancées des bureaux de la Porte. Ainsi, notre auteur écrit audacieusement *bilir* pour *bilür* « il sait », *guelir* pour *guelür* « il se ferme », *qapanyr* pour *qapanür* « il vient », *مكتوبك* pour *مكتوبك* « l'écriture de la lettre », etc. Il se raille même agréablement quelque part de « cette ancienne orthographe qui n'est plus employée que par les *Khodjas* du Kurdistan et les gens de *Kharpout* et d'*Erzeroum*, et qui consiste à écrire *يوغيسه* et *يوخسه* pour *يوقسه* « sinon », *هانى* pour *هانى* « où », *قنغى* pour *هانگى* « lequel », *كسنه* pour *كسنه* « personne », etc. » C'est en effet de cette seconde manière que Tevfîq-éfendi écrit ces différents mots.

✱ Pour nous résumer, le *Namoûnè-î Edèbîyyât* est un essai d'histoire littéraire de la Turquie des plus heureux, à notre avis, et nous ne saurions trop féliciter l'auteur de cette courageuse tentative. Le seul reproche sérieux que nous aurions

à lui adresser serait précisément, pour les fragments appartenant aux siècles passés, de n'avoir pas conservé l'orthographe de l'époque, qui rendait mieux compte de certains phénomènes grammaticaux, en un mot, de les avoir défigurés. Quoi qu'il en soit, et pour ne rien cacher de notre pensée, nous estimons que cette nouvelle chrestomathie figurerait honorablement sur le programme de la seconde année du cours de turc à l'École spéciale des langues orientales vivantes; ce serait pour les élèves une excellente préparation à l'explication des historiens ottomans, en même temps que cela leur permettrait d'étudier les phases successives qu'à parcourues la langue turque depuis la prise de Constantinople jusqu'à nos jours¹.

CL. HUART.

BIBLIOGRAPHIE MALAISE.

Ouvrages du capitaine Badings, d'Amsterdam.

La bibliothèque de la Société vient de s'enrichir de trois volumes sur la langue malaise, don gracieux de l'auteur, M. Badings, capitaine d'infanterie dans l'armée néerlandaise et membre de l'Institut philologique de La Haye.

Le plus ancien de ces ouvrages, intitulé : *Spraakunst der Maleische Taal*, ne remonte qu'à l'année 1877. Le second en date est de 1879, il est intitulé : *Nieuw Hollandsch-Maleisch*,

Le vœu exprimé par l'auteur de cet article est devenu une réalité et le curieux ouvrage de Tevfîq-éfendi fait désormais partie des textes mis entre les mains des élèves du cours supérieur de turc. Nous n'avons que peu de restrictions à faire aux éloges décernés par M. Huart à ce petit livre, innovation heureuse et qui mérite de trouver des imitateurs. Nous ne recherchons pas s'il est dû seulement à Tevfîq ou s'il est, comme on nous l'assure, le produit d'une collaboration dont la préface ne dit pas un mot. Nous ne voulons pas non plus chicaner sur la correction du texte ni sur l'emploi souvent maladroit des signes de ponctuation empruntés à l'Europe. Ce sont là de menus détails sans importance pour le public. Nous préférons remercier M. Huart de son intéressante communication d'une date déjà ancienne et que l'abondance des matières ne nous a pas permis d'insérer plus tôt. B. M.